

## forum de l'autogestion

# Paul Blanquart : « produire autre chose, produire autrement »

S'il est vrai que « le degré d'une civilisation se mesure au nombre des contradictions qu'elle accumule », Paul Blanquart, dominicain d'origine lilloise, chrétien-marxiste, présent aux débats et combats d'Amérique latine, lié aujourd'hui aux courants libertaires et de désobéissance civile, est à coup sûr l'un des hommes les plus civilisés qui soit.

**TS :** Initiateur hier de la « Nouvelle Gauche », cofondateur de « Politique-Hebdo » que tu as quitté il y a un an, c'est à « La Gueule ouverte-Combat non violent » (GO-CNV) que tu continues ta lutte pour ce que tu appelles « l'alternative ». Cette « alternative », comment la caractérises-tu ?

**Paul BLANQUART :** Il s'agit d'une société alternative et des forces qui, en dynamique, la portent déjà. Les trois vices fondamentaux de notre société sont l'exploitation capitaliste, la centralité politique et la négation de la nature. Ils sont historique



ment inséparables dans la formation de l'Occident moderne. Le mouvement social alternatif, c'est la confluence des luttes anti-capitalistes (tout particulièrement celles du quotidien, issues de mai 68), de la désobéissance civile à l'Etat et de l'écologie. Dynamique de déconstruction-reconstruction pour « déplier » la vie.

**TS :** Isabelle Cabut dit qu'à la Gueule ouverte - Combat non violent vous avez décidé de vivre dès maintenant « l'alternative autogestionnaire ». Qu'est-ce qui distingue votre position de ce que nous appelons « socialisme autogestionnaire » ?

**P. B. :** Il y a là trois questions. La première concerne mon rapport à la GO-CNV. Il est libre, parce qu'il se veut, de part et d'autre, inventif. Disons que je les intéresse — mais c'est eux qu'il faudrait interroger —, parce que, né en dehors de l'écologie et de la désobéissance civile, je suis plus « politique » et qu'ils débouchent aujourd'hui sur ce champ politique. De mon côté, ils m'intéressent parce que, de tout ce qui s'origine à mai 68, ils sont parmi les seuls à ne pas avoir été récupérés par « la politique » au sens étroit et dominant du terme. Ils ont déjà suffisamment changé

leur tête, leurs mœurs, leurs comportements quotidiens pour lui être irréductibles.

Nous touchons là au « dès maintenant », deuxième aspect de ta question. La lutte contre le pouvoir et l'exploitation, c'est aussi un travail sur soi et au sein des relations « courtes », celles qu'on a avec les proches. C'est du reste ce travail qui permet d'éviter que l'organisation collective et l'idéologie soient des aliénations, des abstractions qui ont provoqué ailleurs ce qu'on appelle « la crise du militantisme ». L'autogestion — et voici la troisième face de ta question —, c'est fondamentalement la réappropriation par chacun de sa propre vie. Nous tâchons de le faire dans le cadre d'une vie communautaire pleine de problèmes mais aussi de richesses neuves, et en dehors des grands centres urbains.

Déjà les élections de juin 68 m'avaient fait comprendre que le système étatico-capitaliste a réduit à ce point l'autonomie de chaque individu que le combat pour une autre société, une vie en rupture, est forcément perçu par cet individu, à un moment ou à un autre, comme dommageable à sa sécurité. La stratégie marxiste reposait sur l'idée que, si le prolétariat était le produit de la société bourgeoise, il ne lui était

pas moins étranger, inintégrable. Comment éviter de franchir le seuil d'intégration, au-delà duquel on cesse d'être un opposant radical ? Ma rencontre avec les écologistes — ceux de gauche, les anti-nucléaires —, s'inscrit dans cette ligne-là ; le combat révolutionnaire implique d'abord la réappropriation par la base des moyens minima de la survie. D'où le rapprochement de la campagne, la vie en collectif, avec une redéfinition des « besoins ».

**TS : N'est-ce pas passéiste ? Et ne reculez-vous pas devant la conquête du pouvoir d'Etat, vous condamnant ainsi à l'impuissance ?**

**P. B. :** Les archaïques me paraissent plutôt être ceux qui, à gauche, pensent pouvoir sortir de la crise actuelle sans toucher à la centrante politique et sans remettre en question leur agressivité à l'égard de la nature. Car ce sont, je le répète, deux éléments inséparables de la logique qui nous a conduits là où nous sommes. Ces dinosaures vont même jusqu'à parler de « nucléaire socialiste », ouvrant ainsi plus largement les portes à la technocratie et au militarisme. Je pense que la France est installée pour longtemps dans une crise qui mettra à mal ce qu'on appelle le « niveau de vie ». Je note au passage qu'on ne s'interroge guère sur ce que, dans cette expression, signifie le mot « vie ».

**TS : Je te coupe. Serais-tu contre le SMIC à 2 400 F ?**

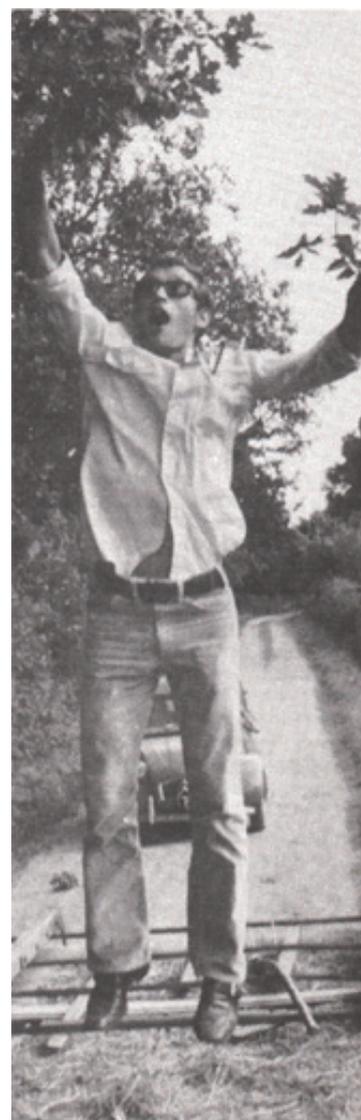
**P. B. :** Bien sûr que non. Mais le problème, c'est le genre de vie auquel ils correspondent. L'autogestion suppose que l'on brise avec l'actuel modèle de « développement ». Ce qui réclame, à l'égard de l'Etat, une autre attitude que celle qui consiste à « le prendre ». Car l'Etat est pris dans cette crise et, dans un tel contexte, il ne peut chercher qu'à se renforcer, qu'il soit « de gauche » ou de droite. Je crois davantage à l'utilisation de la crise pour contribuer au pourrissement, à la paralysie de l'Etat. C'est pourquoi

sont très importants à mes yeux les courants libertaires et de désobéissance civile, ainsi que leur élargissement en tache d'huile. Parce que cette désertion généralisée est riche d'un nouvel art de vivre, de nouvelles technologies, à l'échelle internationale, avec un réel développement des pays — ou des régions —, aujourd'hui exploités, en voie de sous-développement. J'insiste sur ce dernier enjeu, trop souvent oublié.

**TS : Tu es d'accord, il me semble, avec une de nos principales campagnes, au PSU : « Vivre, travailler, produire autrement ? »**

**P. B. :** J'ai dit aussi : « produire autre chose ». Et j'ajouterai : « penser autrement ». Il n'est pas indifférent que Descartes soit le père intellectuel de l'Occident moderne. Son dualisme du sujet et de l'étendue a entraîné la neutralisation de la matière et de l'espace. L'homme comme nature (affectivité, sexualité) s'en est trouvé mis hors circuit, le corps-machine en fut livré au fonctionnement technicien. Voilà qui arrangeait fort le capitalisme, d'autant qu'une telle conception de l'espace indéfini et mathématisé accompagnait, en même temps qu'il les favorisait, l'ouverture géographique du marché et la centralisation politique royale. C'est donc aussi au nœud formé jusque dans notre tête par les trois vices fondamentaux de notre société que s'attaque la confluence des luttes anticapitalistes issues de mai, de la désobéissance civile à l'Etat et de l'écologie.

Cette confluence est ainsi, immédiatement, révolution culturelle. Car elle restaure la sensibilité. Marx ne disait-il pas de la révolution qu'elle devait être l'émancipation de tous les sens et de toutes les qualités humaines ? Et qu'a donc été mai 68, sinon d'abord le retour irruptif de la sensibilité dans le champ politique et social ? Et qu'est donc la sensibilité, sinon la réappropriation, contre les abstractions et les fétichismes, dans la jouissance et non la domination, de la nature, des parte-



naires sociaux, de nous-mêmes, c'est-à-dire de tout ce qui fait la vie ? L'autogestion, oui, mais jusque-là.

**Propos recueillis par  
Pierre GARRIGUES □**

(1) *Cité nouvelle, mensuel des chrétiens-marxistes*, 46 rue de Vaugirard, 75006 Paris. Le n° de décembre 1977 est consacré à l'Allemagne de l'Ouest et à la « sécurité nationale ».

(2) *La Gueule ouverte - Combat non-violent (GO-CNV)*, « hebdomadaire d'écologie politique et de désobéissance civile », BP 26, 71800 La Clayette. La fusion entre *La Gueule Ouverte*, fondée par Fournier, et *Combat non-violent, mensuel puis hebdomadaire des insoumis et des objecteurs de conscience*, s'est produite voici dix mois. En vente dans les kiosques.